

Vers une abstraction de la figure de la Mère au XIII^e siècle : *Niniene, Mère éducatrice*

Le *Lancelot*, roman en prose du XIII^e siècle, se trouve à un singulier carrefour entre, d'une part, cet amour courtois inventé par le siècle précédent et porté ici à son zénith, et, d'autre part, ce besoin de spiritualisation propre à l'époque que le cycle arthurien manifeste à travers le thème du Graal. Cette tension, cette ambiguïté constante à travers le roman (héros amoureux/héros mystique, monde merveilleux des magiciens/monde religieux des ermites et des nonnes, importance et force de l'amour charnel/éloge de la virginité, fuite du corps) apparaît aussi, et il n'en pouvait être autrement, en ce qui concerne le thème de la femme et de la mère ; mais, comme on va le voir, est-ce que la femme peut être autre chose que mère ?

Le Moyen Âge, et tout particulièrement à partir du XI^e siècle, vénère une nouvelle version des anciennes déesses mères, apparemment tombées en oubli : la Vierge Marie, en l'honneur de laquelle on construit les plus belles cathédrales et que l'on honore en tant que « bele glorieuse mère dieu, dame, fille et mere Jhesu Christ » et « la bonecurée dame qui le fil Dieu porta », comme elle est invoquée dans le *Merlin*, roman contemporain du *Lancelot*¹. La maternité est donc digne de vénération, le seul personnage féminin qui arrive presque à la catégorie divine est justement la *mère* de Dieu, et non pas, par exemple, une sainte

1 — Robert de Boron, *Merlin*, éd. critique par A. Micha, Droz, Paris-Genève, 1980, pp. 39 et 72.

La phrase « ... qui le fil Dieu porta » correspond au doute que l'on avait sur le rôle procréateur de la femme, peut-être tout simplement « porteuse ».

comme la Madeleine qui a été, bien avant et en tant que quasi compagne du Christ, presque plus importante que Marie.

Les femmes sont donc mères avant tout, la maternité était, avec le mariage, l'un des facteurs primordiaux pour la vie quotidienne et la position des femmes à l'intérieur de la société médiévale. Concevoir et élever les enfants était l'une de leurs principales tâches, et si la femme existe c'est, après tout, parce qu'elle est procréatrice, comme, au cours de ce même XIII^e siècle, l'expliquera Thomas d'Aquin dans sa *Summa Theologica* :

Tel que les Saintes Ecritures le disent, il a fallu créer la femelle comme compagne de l'homme, mais comme compagne dans la seule tâche de la procréation, puisque pour le reste l'homme trouvera une aide plus valide chez les autres hommes, et, elle, il n'en a besoin que pour la procréation².

Comme *L'Histoire des femmes*, dirigée par Georges Duby et Michelle Perrot, le dit, même la société noble et mondaine partageait l'idée que les femmes et cette bénédiction de la procréation étaient intimement associées, et que Dieu les avait créées, ces femmes, dans le seul but d'assurer la venue au monde des enfants, c'est-à-dire des héritiers.

Glorification de la mère, donc, mais aussi glorification de la virginité, voilà l'une des contradictions de l'époque : face à cette Eve qui, à cause de son péché que nous hériterons tous, a été condamnée à l'accouchement douloureux, la Virginité, laquelle, comme l'expliquait Saint Jérôme, appartient à cet état paradisiaque dont nos premiers parents ont joui, état que le chrétien doit essayer de reconquérir de toutes ses forces. Ce culte si important à une Vierge Mère est donc la suprême négation du corps féminin :

Bien doit donc estre apelee flors desor toutes autres flors, quant ele garda sa glorieuse flor saine et entiere la ou toutes les autres flors perissent...³

Femme idéale proposée en tant que modèle à l'humanité, Marie ne peut servir, grâce à ce prodige unique, qu'à humilier davantage les femmes réelles, prisonnières, elles, de cette sexualité qui fait tellement peur et jamais assouvie, « lassata sed non

2 — Thomas d'Aquin, *Summa Theologica*, vol. I, quaestio 92.1, Heidelberg / Munich / Graz / Vienne / Salzbourg, 1951.

3 — *Lancelot*, roman en prose du XIII^e siècle. Edition critique par A. Micha, Droz, Paris-Genève, 1978-83. T. VIII, p. 28.

satiata », et dont la fécondité, même si elle est digne d'éloges, n'est après tout qu'une des conséquences ; à partir de ce XIII^e siècle se répand aussi la légende de la papesse Jeanne, usurpatrice d'un rôle masculin qui sera découverte justement grâce aux douleurs d'accouchement dont elle est prise au cours d'une procession : la fécondité sépare à jamais la femme de l'homme et la réduit à ce rôle de pécheresse, de tentatrice sur lequel insiste l'Eglise dans ses sermons : « mauvaise, lubrique autant que la vipère, labile autant que l'anguille, de surcroît curieuse, indiscrète, acariâtre », voilà une définition de la femme dans un sermon du XI^e siècle recueilli par Georges Duby⁴. Le mariage est un refuge contre la tentation, mais la femme mariée continue souvent à être présentée comme une dangereuse sirène à laquelle on peut préférer la femme vierge, ou la veuve qui quitte le monde. Voilà donc les trois degrés de perfection : les Vierges, les Veuves et les Mariées ; au cours du XII^e et du XIII^e siècles, l'on vénère souvent des saintes qui ont abandonné leurs enfants pour se consacrer à Dieu : Sainte Angela da Foligno (†1309), par exemple, remercie Dieu pour avoir emmené après une maladie sa mère, son époux et leurs enfants, ainsi elle pourra avoir du temps pour se consacrer à Lui.

En ce qui concerne cette maternité dont le statut demeure si ambigu, ainsi que nous le voyons, le *Lancelot* est un bien curieux témoignage qui pourra peut-être éclaircir bien des aspects : nous y trouvons peu de mères et des relations fort étranges entre l'amour, le mariage, la virginité et la maternité, ce qui ne nous étonnera pas, vu la situation sociale et idéologique de l'époque. L'amour et le mariage sont bien difficiles à concilier, mais leurs liens avec la maternité ne sont pas moins troublants.

Il y a donc, à l'intérieur de ce cycle romanesque, toute une série de couples stériles et de femmes non-mères : Guenièvre, soit avec Arthur son époux, soit avec Lancelot son amant ; Morgue la Fée, parfait exemple de femme terrible, plus chaude et luxurieuse que n'importe quelle autre, laide de surcroît, et prête à tous les méfaits imaginables seulement pour assouvir cette sexualité débordante ; la Dame de Malehaut, veuve qui deviendra facilement amoureuse d'un Galehot lui-même obsédé par Lancelot ; et Ninienne du Lac, laquelle, comme nous le verrons, sera une sorte de Vierge-Mère à l'intérieur du roman ; et, d'autre part, quelques exemples d'enfants nés grâce à une erreur ou à une ruse : Mordred, fils incestueux d'Arthur et de sa sœur la reine

4 — Georges Duby, *Le chevalier, la femme et le prêtre*, Paris, Hachette, 1981.

d'Orcanie, lequel, justement à cause de cette trouble origine, jouera le rôle de destructeur de ce monde merveilleux ; et Galaad, fils de Lancelot et de la demoiselle du Graal en laquelle le héros crut voir Guenièvre. Le roman couvre le péché de ce couple par toute une théorie mystique :

Si se desirrent par diverses entantions, car ele ne le fait mie tant por la biauté de celui ne por luxure ne por eschaufement de char come ele fait por le fruit recevoir dont toz li pais doit venir a sa premiere biauté, qui par le dolereux cop de l'espee as estranges ranges avoir esté desertez et essilliez, si com li devise apertement en la Queste del Graal. Et cil la desirroito tout en autre manniere, car por sa biauté ne la couvoitoit il pas, mais il cuida que ce fust sa dame la roine et par ce fu il eschaufez qu'il la connut ausinc com Adam fist sa fame, mes non mie en tel maniere, car Adam connut sa fame leaument et par le commandement Nostre Signor ; et cil connut ceste en pechié et en avoutire et contre Deu et encontre Sainte Eglyse, et neporquant li Sires en qui tote pitié abite et qui ne juge mie selon les faiz az pecheors resgarda ceste assamblee selonc le preu a ceus del pais com cil qui ne voloit mie qu'il fussent touz dis en essil : *si lor donna tel fruit engendrer et concevoir que por la flor de virginité qui iluec fust corumpue et violee fu recouverte une autre flor de cui bien et de cui tandror mainte terre fu replenie et rasouagie ; [...]. Et tout ainsi com li nons de Galaad avoit esté perdu en Lancelot par eschaufement de luxure, tout ainsi fu recouvrez en cestui par atenance de char*⁵.

Lancelot, lui, a bien une mère, qui est en vie jusqu'à la fin du roman, Helaine de Benoic, dite « la reine aux grandes douleurs », personnage apparemment insignifiant, qui ne fait que pleurer et prier lors de ses rares apparitions, mais dans lequel nous pouvons voir de façon pratique tout ce que nous avons esquissé : mère biologique du héros de ce cycle, elle ne doit pas être digne de l'élever, il mérite sans doute mieux, et ce sera le rôle de la Dame du Lac ; nous devons nous rappeler que, quelques années auparavant, Chrétien de Troyes avait déjà abordé les dangers de la maternité dans son *Perceval* : la mère qui tient son enfant loin du monde, comme un sauvage et dans la haine de la chevalerie, et qui forcément meurt de douleur lorsque cet enfant l'abandonne (nous retrouvons cet épisode, bien qu'assez

5 — *Lancelot*, op. cit., t. IV, p. 211. Nous pouvons admirer à travers ce paragraphe les efforts de conciliation entre éloge de la virginité, cette « flor » tant nommée, et justification du péché de luxure à travers le bien qui s'ensuivra pour tout ce pays stérile.

édulcoré), dans le *Lancelot*⁶ ; aucun danger quant à Lancelot : la reine perdra son enfant (ainsi que sa sœur Evaine les siens, Bohort et Lionel) sous ses propres yeux⁷, et malgré ses poignantes supplications. Elle rentre en religion, on assiste à la coupe de ses cheveux, de cet ornement féminin qui représente clairement sa sexualité⁸, et à sa vie de pénitence qui finira lors de ses retrouvailles avec Lancelot, suivies de sa mort très discrète, et qui apparemment ne cause aucune douleur ; alors que dans ce roman très sentimental, nous sommes habitués aux plaintes, cris, larmes et pâmoisons continuelles, Lancelot ne fait qu'ensevelir sa mère dignement mais sans aucune démonstration d'amour filial :

Au tierz jor après vint la mere Lancelot a els a grant compaignie de nonnains ; si ne fu onques tel joie com ele fist a Lancelot et a ses II neveux [...]. Après s'en ala la mere Lancelot et vint en s'abeie et trespasa as VIII après ; si la fist anfoïr si richement comme l'an devoit si haute dame⁹.

D'une part donc, rôle très effacé et sort très douloureux pour la mère biologique, toujours destinée à la perte de son fils (la demoiselle du Graal sera bien obligée aussi de laisser partir son fils Galaad, qui, lui, sera élevé par des nonnes, et l'on voit bien ici la transition entre âge merveilleux et âge mystique à l'intérieur du cycle) ; et d'autre part, rôle très important pour la mère merveilleuse et adoptive, cette demoiselle qui enlève Lancelot sous les yeux de sa mère ; « cette demoiselle etait une fee » comme le dit le roman, et, en effet, elle joue le rôle ambigu de ces fées héritières des anciennes déesses et nymphes, qui pouvaient assister aux accouchements, mais qui étaient parfois soupçonnées d'enlever ou d'échanger les nouveau-nés. Ninienne est une mère adoptive pleine d'amour, une mère très physique – dès le début « ele le sere moult durement entre ses mameles »¹⁰ –, dont les rapports avec Lancelot sont pleins de passion, à tel point qu'il faut qu'elle répète souvent « qu'ele ne l'aime fors par pitié de

6 — « Agloval... dist a soi meïsmes que trop seroit granz domages, se si beiaux anfes comme son frere iert usoit sa jouvente entor sa mere », *Lancelot*, t. VI, p. 184.

7 — Peut-être l'oublie-t-elle un peu trop longtemps entre pâmoisons et pleurs, après la mort de son mari ? Elle prouverait par là qu'elle mérite cette perte.

8 — « Atant iluec sans plus atendre furent trenchies les beles treches la roine, car ele avoit le plus bel chief de tout le monde », *Lancelot*, t. VII, p. 30.

9 — *Lancelot*, t. VI, p. 169.

10 — « Et quant ele l'en ot porté, il ne fait pas a demander s'ele le tint chier, car ele le gardoit plus doucement que nule autre feme ne pooit faire, qui porté ne l'eust en son ventre », *Lancelot*, t. VII, p. 43.

noureture », ou bien que c'est son neveu, etc. Et, ce qui est très important, c'est une mère qui connaît, elle, grâce à ses pouvoirs de fée, le rôle de rédempteur que doit jouer son fils adoptif, du lignage de David, après tout, comme l'était le Christ lui-même. De la même façon que la Vierge assume sa douleur lors de la Passion, la Dame du Lac assume la douloureuse séparation avec Lancelot¹¹, puisqu'elle sait qu'il en va du salut de la société. Etant mère adoptive, voire mère vierge, mère intellectuelle et non seulement physique, elle peut apprendre à Lancelot les vertus de la chevalerie, à travers une véritable pédagogie... Et, comme elle le dit elle-même, « mieux aime je a souffrir ma part mesaise que vous perdisiés par moi si haute ordre come de chevalerie ».

La dame du Lac est donc la mère parfaite, intacte puisqu'elle n'a ni conçu ni accouché, et qui, justement à cause de cela, est capable de s'intégrer dans l'ordre social et d'interpréter les desseins supérieurs sans se perdre elle-même dans les dangers de la sexualité réelle. Personnage dans lequel nous risquons de reconnaître une représentation de la Vierge Marie, modulée par ce texte du XIII^e siècle dans lequel le désir amoureux côtoie le souci mystique.

Javier BENITO

Université de Valladolid (Espagne)

11 — « Et la dame qui le nourisoit voit bien qu'il est des ore mais tans et raisons qu'il reçoive l'ordre de chevakerie, et se ele plus li delaiot, che seroit pechiés et dolors, car bien savoit par son sort, que maintes fois avoit jetee, qu'il vendroit encore a grant honor. Et s'ele le peust encore delaier de prendre chevalerie, ele le feist moult volentiers, car a moult grant paine se porra consivrer de lui, car toutes amors de pitié et de noureture i avoit mise. Mais se ele outre son droit eage le detenoit d'estre chevalier et l'en destornoit, ele feroit pechié mortel si grant comme de traïson, car ele li taudroit chou a quoi il ne porroit recovrer legierement ». *Lancelot*, t. VII, p. 244.